

LE NOM DU VENT

CHRONIQUE DU TUEUR DE ROI – PREMIÈRE JOURNÉE

PATRICK ROTHFUSS

Patrick Rothfuss vit dans le Wisconsin, où il enseigne à l'université. À ses heures perdues, il tient une chronique satirique dans un hebdomadaire, pratique la désobéissance civile et tâte de l'alchimie. Il aime les mots, rit souvent et refuse de danser. *Le Nom du vent* est son premier roman et a tout pour devenir un classique dans la tradition de Terry Brooks, Raymond E. Feist ou David Eddings.

Le livre : *J'ai libéré des princesses. J'ai incendié la ville de Trebon. J'ai été exclu de l'université à un âge où l'on est encore trop jeune pour y entrer. J'ai suivi des pistes au clair de lune que personne n'ose évoquer. J'ai conversé avec des dieux, aimé des femmes et écrit des chansons qui tirent les larmes aux ménestrels.*

Mon nom est Kvothe.

Vous avez dû entendre parler de moi.

Le plus grand magicien de tous les temps raconte sa vie avant de mourir. Son enfance dans une troupe de comédiens ambulants, ses années de misère dans une ville rongée par le crime, avant son entrée, à force de courage et d'audace, dans une prestigieuse école de magie où l'attendaient d'anciens secrets...

Découvrez l'extraordinaire destin de Kvothe : mage de génie, voleur accompli, musicien d'exception, assassin infâme.

Découvrez la vérité derrière la légende.

ISBN : 978-2-35294-283-2

PROLOGUE

C'était de nouveau la nuit. L'auberge de la *Pierre levée* était envahie par le silence, un silence en trois parts.

Le premier était un calme en creux, l'écho de choses absentes. S'il y avait eu du vent, il aurait soupiré en passant entre les arbres, fait grincer la chaîne de l'enseigne et chassé le silence sur la route comme un tas de feuilles mortes. S'il y avait eu une foule de clients, même une poignée seulement, attablés dans la salle de l'auberge, ils auraient rempli le silence de leurs conversations et de leurs rires, du vacarme et des clameurs que l'on s'attend à trouver dans un débit de boissons à une heure avancée de la nuit. S'il y avait eu de la musique... mais non, bien sûr, il n'y avait pas de musique. En fait, il n'y avait rien de tout cela et seul le silence demeurait.

À l'intérieur de la *Pierre levée*, deux hommes étaient installés à un bout du comptoir. Ils buvaient avec une tranquille détermination, évitant de discuter des nouvelles inquiétantes. Ainsi, ils ajoutaient un petit silence maussade au premier, celui qui était plus vaste, celui qui était creux, combinant avec lui une sorte d'alliage, un genre d'harmonie.

Le troisième silence n'était pas facile à remarquer. Si vous aviez tendu l'oreille pendant une heure, vous auriez pu commencer à déceler sa présence dans les lattes du plancher sous vos pieds, dans le bois rugueux des barils disposés derrière le comptoir. Il était dans le poids des pierres noircies du foyer, qui retenaient encore la chaleur d'un feu depuis longtemps éteint. Il était dans le lent va-et-vient du

chiffon de lin blanc qui passait et repassait sur le bois du comptoir. Et il était entre les mains de l'homme qui se tenait là, astiquant la planche d'acajou qui luisait déjà sous la lampe.

L'homme avait des cheveux d'un roux violent, d'un rouge de flamme. Le regard sombre et lointain, il se déplaçait avec l'assurance tranquille de celui qui sait beaucoup de choses.

La *Pierre levée* lui appartenait, tout autant que ce troisième silence. Et c'était approprié, car c'était le plus vaste silence des trois, celui qui enveloppait tous les autres. Il était profond et ample, comme une soirée au début de l'automne. Il était lourd comme une grosse pierre polie par la rivière. Comme l'écho résigné d'une fleur coupée, d'un homme qui attend la mort.

UN LIEU POUR LES DÉMONS

C'était un soir de Felling et, comme chaque espan ce jour-là, la petite foule habituelle était réunie à l'auberge de la *Pierre levée*. Une foule, c'est peut-être beaucoup dire pour désigner cinq personnes, mais les temps étant ce qu'ils étaient, la *Pierre levée* attirait rarement davantage de monde.

Comme d'habitude, le vieux Cob tenait son rôle de conteur et dispensait ses conseils. Les hommes écoutaient en sirotant leur verre au comptoir. Le jeune aubergiste, debout derrière la porte entrebâillée de l'arrière-salle, souriait en entendant les détails d'un récit familial.

— À son réveil, Taborlin le Grand découvrit qu'il était enfermé dans une haute tour. Ils lui avaient pris son épée et ses outils : clé, pièce et bout de chandelle avaient disparu. Mais c'était pas ça le pire, vous voyez... (Cob fit une pause pour ménager ses effets)... les lampes sur le mur, elles brûlaient d'une lumière bleue!

Graham, Jake et Shep hochèrent la tête en signe d'appréciation. Les trois amis avaient grandi ensemble, écoutant les histoires de Cob tout en se gardant bien de suivre ses conseils.

Cob observa le plus attentif de ses auditeurs, l'apprenti du forgeron, qui était aussi dernière recrue du petit groupe.

— Tu sais ce que ça voulait dire, gamin ?

Tout le monde l'appelait ainsi, bien qu'il fasse presque une tête de plus que n'importe qui à la ronde. Les petites villes étant ce qu'elles sont, il garderait sans doute ce surnom jusqu'à ce qu'il ait enfin de la barbe au menton ou qu'il ait fait saigner quelques nez pour clore le sujet.

Le garçon hochait lentement la tête.

— Les Chandrians.

— Exactement, fit Cob d'un ton approbateur. Les Chandrians. Tout le monde sait que le feu bleu, c'est un de leurs signes. Et maintenant, il était...

— Mais comment ils avaient fait pour le trouver? coupa le garçon. Et pourquoi ils l'avaient pas tué quand ils en avaient eu l'occasion?

— Tais-toi donc, dit Jake. T'auras toutes les réponses avant la fin de l'histoire. Laisse-le raconter.

— Mais ça fait rien, Jake, dit Graham. Le gamin est curieux, c'est tout. Allez, bois ton verre.

— Je l'ai déjà bu, grommela Jake. J'en aurais bien besoin d'un autre, mais l'aubergiste est encore à écorcher des rats dans l'arrière-salle. (Cob éleva la voix et cogna sur le comptoir d'acajou avec sa chope vide.) Holà! Y a des hommes qu'ont soif, ici!

L'aubergiste fit son apparition avec cinq écuelles de ragoût et deux miches de pain rondes encore tièdes. Il tira une nouvelle tournée de bière pour Jake, Shep et le vieux Cob avec les gestes efficaces d'un homme affairé.

L'histoire resta en suspens le temps qu'ils fassent un sort à leur dîner. Cob engloutit son ragoût avec la voracité d'un vieux célibataire. Les autres soufflaient encore sur leurs écuelles fumantes qu'il en avait déjà fini avec son dernier quignon de pain et reprenait son récit.

— Il fallait qu'il s'échappe, mais quand Taborlin a regardé autour de lui, il a vu que sa cellule n'avait pas de porte. Pas de fenêtre. Autour de lui, il y avait rien qu'un mur de pierre dure et lisse. C'était une cellule d'où pas un seul homme n'avait jamais pu s'échapper.

» Mais Taborlin connaissait le nom de toutes les choses, et toutes les choses étaient à ses ordres. Il disait à une pierre: « Brise-toi! » et la pierre se brisait. Le mur s'est déchiré comme une feuille de papier et, à travers la brèche, Taborlin a pu voir le ciel et respirer le doux air printanier. Il s'est approché du bord, a regardé en bas et, sans réfléchir davantage, a fait un pas dans le vide...

Le gamin écarquilla les yeux.

— Il a pas fait ça!

Cob hochait gravement la tête.

— Et alors, Taborlin est tombé, mais il n'a pas perdu espoir. Parce qu'il connaissait le nom du vent, et que le vent lui a obéi. Il s'est adressé au vent qui l'a pris dans ses bras et soutenu, puis l'a conduit vers le sol aussi délicatement qu'un duvet de chardon et l'y a posé sur ses pieds aussi tendrement que le baiser d'une mère.

» Et quand il s'est retrouvé sur le sol, il a touché son flanc, où ils l'avaient poignardé, mais il n'y avait là qu'une égratignure. Évidemment, c'était peut-être juste un coup de chance. (Cob se tapota la narine d'un air entendu.) Ou alors, ç'avait peut-être quelque chose à voir avec l'amulette qu'il portait sous sa chemise.

— Quelle amulette ? s'empressa de demander le gamin, sans prendre le temps d'avaler ce qu'il avait encore dans la bouche.

Le vieux Cob se carra sur son tabouret, heureux de pouvoir apporter quelques fioritures à son récit.

— Quelques jours plus tôt, Taborlin avait rencontré sur sa route un rétameur. Et même s'il n'avait pas grand-chose à manger, il avait partagé son dîner avec le vieil homme.

— C'est la conduite à tenir en l'occasion, indiqua tranquillement Graham à l'adresse du gamin. Tout le monde le sait : « Soyez bon avec un rétameur, et il vous le rendra au double. »

— Non, non, grommela Jake. C'est : « Un conseil du rétameur vous paie doublement de vos bontés. »

L'aubergiste prit alors la parole pour la première fois ce soir-là.

— En fait, il vous manque la fin de ce dicton, dit-il depuis le seuil de la porte qui s'ouvrait derrière le comptoir.

*« Toujours le rétameur s'acquitte de sa dette :
Une seule fois pour une affairette,
Doublement, pour tout service accordé,
Mais triplement pour toute insulte qu'on lui fait. »*

Les hommes installés au comptoir semblaient presque surpris de voir de voir Kote se tenir là. Cela faisait des mois qu'ils se retrouvaient à la *Pierre levée* chaque soir de Felling et jamais Kote n'avait encore ajouté son grain de sel à la conversation. On ne savait d'ailleurs pas trop à quoi s'attendre, avec lui. Il n'était dans le

bourg que depuis un an. C'était encore un étranger. L'apprenti du forgeron vivait là depuis l'âge de onze ans, mais on parlait encore de lui comme du « gamin de Rannish », comme si Rannish était un pays lointain, et non pas un bourg situé à moins de cinquante kilomètres de là.

— C'est juste un truc que j'ai entendu une fois, ajouta Kote pour meubler le silence, visiblement embarrassé.

[...]

BOIS ET PAROLE

S'efforçant d'ignorer le silence qui pesait sur l'auberge, Kote était en train de feuilleter un livre quand Graham entra en poussant la porte de l'épaule.

— J viens juste de terminer, s'écria-t-il en louvoyant entre les tables avec un soin exagéré. Je voulais l'apporter hier soir, et puis je m'suis dit : « Une dernière petite couche d'huile, un bon coup de chiffon, et puis je laisse sécher. » Et franchement, je le regrette pas. Seigneur, j'peux dire que ces mains-là, elles ont jamais rien fait de plus beau !

Tout d'abord, une petite ride se creusa entre les sourcils de l'aubergiste. Puis, voyant le paquet plat dans les bras de son visiteur, son visage s'éclaira.

— Ah ! Le présentoir ! dit Kote avec un sourire las. Désolé, Graham. Cela faisait si longtemps que j'avais presque oublié.

Graham lui lança un regard intrigué.

— Quatre mois, c'est pas bien long pour du bois qui vient tout droit d'Aryen, vu ce qui se passe sur les routes en ce moment...

— Quatre mois..., répéta Kote.

S'apercevant que Graham l'observait avec curiosité, il s'empessa d'ajouter :

— Quand on attend quelque chose, le temps peut sembler bien long.

Il s'efforça de sourire pour le rassurer mais ne parvint qu'à afficher une pauvre grimace.

Kote avait l'air bien mal en point. Pas exactement en mauvaise

santé, mais il avait le visage creusé, blafard. Comme une plante transplantée dans un sol qui ne lui convient pas et qui a commencé à dépérir, faute de quelque élément vital.

Graham avait remarqué la différence. Les gestes de l'aubergiste n'étaient plus aussi amples, sa voix n'était plus aussi grave. Même ses yeux ne semblaient plus aussi brillants qu'un mois plus tôt. Leur couleur s'était éteinte. Ils ne faisaient plus penser à l'écume de mer, au vert des prairies, mais davantage aux algues qui flottent sur les rivières, au vert profond des bouteilles. Et sa chevelure naguère si éclatante, si flamboyante, n'était plus aujourd'hui que... rousse. Oui, rousse, tout simplement.

Kote tira sur le linge qui enveloppait l'objet. La tablette de bois, qui avait un grain serré couleur charbon, était aussi lourde qu'une plaque de fer. Trois chevilles étaient disposées au-dessus d'un mot gravé dans le bois.

— Folie, lut Graham. Drôle de nom pour une épée.

Kote hocha la tête, le visage impassible.

— Combien vous dois-je ? demanda-t-il tranquillement.

Graham réfléchit un instant.

— Vu que vous m'avez déjà réglé ce qu'il fallait pour le bois... Disons un talent et trois sous..., déclara l'homme avec un air rusé.

Kote lui tendit deux talents.

— Gardez tout. C'est un bois difficile à travailler.

— C'est bien vrai, concéda Graham non sans une certaine satisfaction. Sous la scie, on croirait de la pierre. Quand on l'attaque au ciseau, on dirait du métal. Et pour finir, j'ai pas pu le brunir au feu.

— J'avais remarqué, dit Kote, l'air intrigué, en suivant du doigt le sillon plus sombre que dessinaient les lettres dans le bois. Comment vous y êtes-vous pris ?

— Eh bien, expliqua Graham d'un air suffisant, après m'être escrimé dessus une demi-journée, je l'ai apporté chez le forgeron. Le gamin et moi, on s'est débrouillés pour le marquer au fer rouge. Ça nous a bien pris deux heures pour arriver à le noircir, ce bois. Y a pas eu un soupçon de fumée, mais ça puait comme du vieux cuir et des clous de girofle. Quelque chose d'incroyable. Qu'est-ce que c'est, ce bois qui brûle pas ?

L'aubergiste ne donna pas l'impression d'avoir entendu sa question.

— Où vous voulez que je l'accroche, alors ?

Kote se leva à demi de son siège pour jeter un coup d'œil autour de la pièce.

— Je m'en occuperai plus tard, je crois. Je n'ai pas encore décidé de l'endroit où je vais le mettre.

Graham lui laissa une poignée de clous de fer et salua l'aubergiste. Kote resta au comptoir, caressant négligemment du doigt la plaque et son inscription. Un peu plus tard, Bast sortit de la cuisine et regarda par-dessus l'épaule de son maître.

Il y eut un long moment de silence, comme un tribut rendu à un mort.

— Puis-je poser une question, Reshi ? finit par demander Bast.

Kote lui sourit gentiment.

— Elles sont toujours les bienvenues.

— Une question dérangeante ?

— Ce sont généralement les seules à présenter quelque intérêt.

Ils gardèrent encore un instant le silence, les yeux rivés sur l'objet, comme s'ils cherchaient à le graver dans leurs mémoires. *Folie.*

Bast résista un instant, ouvrant la bouche pour la refermer aussitôt, l'air frustré, puis répéta le processus.

— Allez, crache le morceau ! finit par dire Kote.

— À quoi pensiez-vous ? demanda Bast, à la fois confus et soucieux.

Kote mit du temps à répondre.

— J'ai tendance à penser beaucoup trop, Bast. Mes plus grands succès sont nés de décisions prises sans y penser, quand j'ai fait ce qui me semblait bien. Même s'il n'y avait aucune bonne explication, dit-il avec un sourire mélancolique. Même s'il y avait de très bonnes raisons pour que je n'agisse pas ainsi.

Bast se passa la main sur le visage.

— Alors, vous essayez d'éviter de revenir sur votre première décision ?

Kote hésita.

— On pourrait le dire comme ça, admit-il.

— *Moi*, je pourrais le dire comme ça, Reshi. Vous, en revanche, vous compliquez les choses à plaisir.

Kote haussa les épaules et ses yeux revinrent se poser sur le présentoir.

— Il ne reste plus qu'à trouver un endroit où l'accrocher, j'imagine.

— Ici ? s'écria Bast d'un ton horrifié.

Kote eut un sourire mauvais, semblant reprendre du poil de la bête.

— Bien entendu ! répliqua-t-il, comme s'il jouissait de la réaction de Bast. (Il lança un regard dubitatif vers les murs de la salle et fit la grimace.) Au fait, où l'as-tu mis ?

— Dans ma chambre, avoua Bast. Sous mon lit.

Kote, qui regardait toujours les murs, hocha distraitement la tête.

— Alors, va le chercher, dit-il en le chassant d'un geste de la main.

Bast sortit précipitamment, l'air abattu.

Lorsqu'il revint, Kote était juché sur le comptoir débarrassé des bouteilles qui s'y alignaient d'ordinaire. Bast tenait négligemment un fourreau à la main.

Kote, qui s'apprêtait à installer le présentoir au-dessus des barils, s'interrompt pour pousser un cri de consternation :

— Fais donc attention ! C'est d'une dame, qu'il s'agit, pas d'une fille du coin à qui tu fais danser le rigodon.

Bast s'arrêta net et prit solennellement le fourreau à deux mains avant de s'approcher du comptoir.

Kote planta deux clous dans le mur, y entortilla un morceau de fil de fer et accrocha le présentoir.

— Passe-la-moi, veux-tu ? dit-il ensuite d'une voix entrecoupée.

Bast la lui tendit des deux mains, à bout de bras, et l'on aurait dit un instant un écuyer présentant une épée à quelque chevalier en armure brillante. Mais il n'y avait pas là de chevalier, seulement un aubergiste, un homme ceint d'un tablier, et qui se faisait appeler Kote. Il se pencha pour prendre l'épée des mains de Bast puis se redressa.

D'un geste sobre, il tira la lame du fourreau. Dans la lumière automnale qui baignait la salle, elle avait de reflets gris-blanc. Elle pouvait passer pour neuve. Elle n'était ni ébréchée ni rouillée. Aucune éraflure ne déparait sa surface lisse. Bien qu'elle semble intacte, elle était ancienne, et si c'était à l'évidence une épée, son aspect était peu familier. Du moins, personne dans ce bourg ne l'aurait trouvé familier. On pouvait imaginer qu'un alchimiste avait fondu ensemble une dizaine d'épées. Quand le creuset avait refroidi, voilà ce qui reposait au fond : une épée de la forme la plus épurée. Elle était fine et élégante. Mortelle comme une pierre dure sous l'eau qui court.

Kote la brandit un instant. Sa main ne trembla pas.

Ensuite, il l'installa sur son support. Le métal gris-blanc se détacha en luisant contre le bois foncé. En revanche, sa garde, qui était sombre, se distinguait à peine du bois. L'inscription qui s'étalait en dessous, noir sur noir, sonnait comme un reproche : *Folie*.

Kote descendit du comptoir et les deux hommes restèrent un moment debout côte à côte en silence, le regard levé.

Bast finit par briser le silence.

— C'est plutôt impressionnant, avoua-t-il, comme à contrecœur, mais...

Sa voix mourut. Il tenta en vain de trouver les mots justes, et finit par hausser les épaules.

Kote lui assena une grande claque dans le dos.

— T'inquiète pas pour moi ! s'écria-t-il. (Il semblait avoir retrouvé sa vitalité, comme si cette activité lui avait redonné de l'énergie.) Ça me plaît, comme ça ! ajouta-t-il d'un ton convaincu en accrochant le fourreau noir à l'une des chevilles du présentoir.

Il lui restait plein de choses à faire. Les bouteilles devaient être essuyées avant d'être remises en place, il fallait préparer le dîner, ranger la vaisselle. Les deux hommes s'activèrent gaiement en bavardant de choses et d'autres. Et tout en se démenant, il semblait évident qu'ils laissaient en plan la moindre des tâches qu'ils semblaient sur le point d'achever, comme si tous deux redoutaient le moment où ils auraient terminé leur travail et où la salle serait de nouveau plongée dans le silence.

C'est alors que quelque chose d'étrange se produisit. La porte s'ouvrit et le bruit envahit la *Pierre levée*, comme une vague. Des

clients firent irruption, parlant haut, laissant tomber leurs ballots sur le plancher. Ils s'installèrent à diverses tables, abandonnant leurs manteaux sur le dossier des chaises. Un homme revêtu une lourde cotte de maille se défit de son épée et l'appuya contre le mur. Deux ou trois d'entre eux avaient des couteaux à la ceinture. Quatre ou cinq réclamèrent à boire.

Après les avoir observés un instant, Kote et Bast se mirent au travail. Kote servit les visiteurs tandis que Bast se précipitait dehors pour voir s'il y avait des chevaux à mener à l'écurie.

En moins de dix minutes, l'auberge avait changé d'aspect. Des pièces tintaient sur le comptoir. Du fromage et des fruits furent disposés sur des plateaux et une grosse marmite de cuivre accrochée au-dessus du feu dans la cuisine. Tables et chaises furent déplacées pour accueillir le groupe qui se composait d'une dizaine de personnes.

Kote les identifiait dès leur entrée. Il y avait là deux couples de charretiers au visage buriné qui se réjouissaient de passer une nuit à l'abri du vent ; trois gardes au regard dur, qui dégageaient une odeur de métal ; un rétameur au ventre rond et au visage ouvert, dont le sourire dévoilait une bouche édentée ; deux jeunes hommes, l'un aussi blond que l'autre était brun, bien vêtus et qui s'exprimaient bien, et qui avaient eu la prudence de s'intégrer à un groupe de voyageurs pour garantir leur sécurité.

Il fallut près de deux heures pour qu'ils s'installent. Ils marchandèrent le prix des chambres et se chamaillèrent pour savoir qui allait dormir avec qui. Ils allèrent chercher diverses bricoles dans les chariots ou dans les fontes de leurs selles, puis demandèrent des bains et l'on fit chauffer de l'eau. On donna du foin aux chevaux et Kote remplit à ras bord toutes les lampes à huile.

Le rétameur se dépêcha de sortir pour profiter des dernières lueurs du jour et sillonner le bourg dans sa carriole tirée par une mule. Les enfants se pressaient autour de lui en réclamant des bonbons, des histoires et des rondelles de métal.

Aussitôt qu'ils comprirent que le colporteur ne leur donnerait rien, la plupart cessèrent de lui accorder le moindre intérêt. Les enfants formèrent un cercle, avec un garçon au milieu, et se mirent à frapper des mains en cadence aux accents d'une chanson qui était déjà fort ancienne quand leurs grands-parents étaient petits.

*Quand dans le foyer, le feu vire au bleu,
Que faire? Que faire?
Il faut courir dehors,
Courir et se cacher.*

Tout en riant, l'enfant qui était au milieu essaya de rompre le cercle, mais les autres l'en empêchèrent.

— Rétameur! cria le vieil homme d'une voix qui sonnait comme une cloche. Je rafistole les casseroles et j'aiguise les couteaux! Je trouve l'eau avec une baguette de coudrier et je lève le liège! Feuilles des mères! Jolis châles en soie, le dernier cri en ville! Papier à lettres et confiseries en tous genres!

À ces mots, les enfants dressèrent l'oreille et revinrent s'agglutiner auprès de la carriole pour l'escorter comme à la parade pendant qu'il continuait à s'époumoner :

— Ceintures en cuir! Poivre noir! Dentelles délicates et plumes de couleurs vives! De passage ce soir dans votre bourg, le rétameur sera reparti demain! À votre service jusqu'à la tombée de la nuit. Approchez, mesdames! Approchez, mesdemoiselles! J'ai de la lingerie fine et de l'eau de rose!

Il finit par s'installer devant la *Pierre levée*, actionna sa meule et se mit à aiguiser un couteau.

Dès que les adultes commencèrent à se regrouper autour du vieillard, les enfants retournèrent à leur jeu. Au centre du cercle, une fille se cacha les yeux d'une main et s'efforça d'attraper ses camarades qui s'enfuyaient à son approche en tapant des mains et chantant :

*Quand ses yeux sont noir corbeau,
Où aller? Ou aller?
Tout près, très loin? Ils sont partout.*

Le rétameur s'occupa de ses clients les uns après les autres, quelquefois même de plusieurs en même temps. En échange d'une piécette, il aiguisait les couteaux émoussés. Il vendait des cisailles et des aiguilles, des pots de cuivre et des petites fioles de verre que les femmes s'empressaient de cacher après les avoir acquises. Il proposait

des boutons et des sachets de cannelle ou de sel. Des citrons de Tinuë, du chocolat de Tarbean, de la corne polie d'Aerueh...

Et pendant tout ce temps, les enfants continuaient à chanter :

Vois-tu ces hommes sans visage ?

De-ci, de-là, comme des fantômes ils errent.

Quel est leur plan ? Quel est leur plan ?

Chandrians ! Chandrians !

Kote se dit que le petit groupe de voyageurs devait être constitué depuis environ un mois, assez longtemps pour que chacun soit à l'aise avec ses compagnons mais pas encore assez pour qu'ils en viennent à se chamailler pour des bricoles. Ils sentaient la poussière de la route et l'odeur des chevaux. Kote la respira à grands traits, comme un parfum.

Ce qu'il y avait de mieux encore, c'était le bruit. Le cuir des sièges gémissait. Le feu craquait et crachait. Les femmes jouaient les coquettes. Quelqu'un renversa même un banc. Pour la première fois depuis bien longtemps, le silence ne régnait plus dans l'auberge de la *Pierre levée*. S'il était encore là, il était bien trop discret pour se faire remarquer, ou alors, rudement bien caché.

Au milieu de toute cette agitation, Kote s'affairait sans relâche, tel un homme en charge d'une machinerie complexe. À peine venait-on de la réclamer qu'il surgissait avec une chope, parlant et écoutant juste ce qu'il fallait. Il riait aux plaisanteries, serrait les mains, souriait et empochait prestement les pièces qui sonnaient sur le comptoir, comme s'il avait vraiment eu besoin de cet argent.

Puis vint l'heure des chansons. Chacun y alla de son air favori puis d'autres suivirent, accompagnés par Kote qui donnait la cadence en frappant dans ses mains, derrière son comptoir. Le reflet des flammes faisait flamboyer ses cheveux quand il chanta *Rétameur ambulante*. Jamais on n'en avait entendu autant de couplets, mais il n'y eut personne pour s'en plaindre.

Quelques heures plus tard, l'atmosphère dans la salle était chaleureuse et respirait la bonne humeur. Agenouillé devant le poêle, Kote alimentait le feu quand une voix retentit derrière lui.

— Kvothe ?

L'aubergiste se retourna avec sourire perplexe.

— Monsieur ?

C'était l'un des voyageurs les mieux vêtus, celui qui était blond. Il tanguait un peu.

— C'est toi, Kvothe ?

— Kote, monsieur, rectifia l'aubergiste, de ce ton dont les mères usent avec leurs enfants et les aubergistes avec les ivrognes.

— Kvothe, Celui qui ne saigne pas ! insista le jeune homme avec cette obstination qui caractérise ceux qui sont pris de boisson. Il me semblait bien te connaître, mais j'arrivais pas à te remettre. (Il eut un sourire plein de fierté et se tapota le nez du bout de l'index.) C'est quand je t'ai entendu chanter, que j'ai su que c'était toi. Je t'avais entendu une fois à Imre, et ça m'avait tiré les larmes. Jamais rien entendu de pareil avant, jamais rien entendu de pareil depuis. J'en avais le cœur en miettes.

Les phrases se bousculaient dans sa bouche, mais son visage conservait son sérieux.

— Je me disais que ça pouvait pas être toi, mais d'un autre côté, qui d'autre pourrait avoir une tignasse pareille ? (Il secoua la tête, tentant vainement de s'éclaircir les idées.) J'ai vu l'endroit où tu l'as tué, à Imre. Près de la fontaine. Les pavés y sont tout flacassés. (Il fronça les sourcils et se concentra sur ce mot.) Fracassés... Ils disent qu'il y a pas moyen de les réparer.

Il plissa les yeux pour ajuster sa vision et parut surpris par la réaction de l'aubergiste.

L'homme aux cheveux roux souriait.

— Êtes-vous en train de me dire que je ressemble à Kvothe ? Au fameux Kvothe ? Moi, je l'ai toujours pensé. Dans l'arrière-salle, j'ai une gravure qui le représente, et mon aide ne manque pas de me taquiner à ce sujet. Vous voulez bien lui répéter ce que vous venez de me dire ?

Kote mit une dernière bûche dans le foyer et se releva. Mais quand il s'écarta du poêle, une de ses jambes se déroba sous lui et il tomba lourdement sur le sol, renversant une chaise.

Plusieurs voyageurs se précipitèrent vers lui mais l'aubergiste était déjà sur pied et leur fit signe de regagner leurs places.

— Non, non ! Tout va bien. Désolé de vous avoir dérangés.

Malgré son sourire, il semblait évident qu'il s'était fait mal. Le visage crispé par la souffrance, Kote dut s'appuyer à une table.

— J'ai reçu une flèche dans le genou, il y a trois étés de ça, en traversant l'Eld. Alors, de temps en temps, il me lâche... C'est ce qui m'a fait renoncer à mener la belle vie sur la route, conclut-il en frictionnant avec affection sa jambe curieusement déformée.

Un des mercenaires prit la parole :

— À votre place, je mettrais un cataplasme dessus, sinon, ça va terriblement enfler.

Kote tâta de nouveau sa jambe et hocha la tête.

— Je crois que ce serait sage, en effet. (Il se tourna vers l'homme blond qui se tenait près de la cheminée, toujours titubant.) Vous pourriez me rendre un petit service ?

Le jeune homme opina vaguement du bonnet.

— Baissez un peu le tirage, lui dit Kote en désignant le conduit du poêle. Bast, tu peux m'aider à monter dans ma chambre ?

Bast accourut et fit passer le bras de son ami par-dessus ses épaules. À chaque pas, Kote prenait appui sur lui, et c'est ainsi qu'ils traversèrent la salle et gravirent les marches.

— Une flèche dans la jambe ! ironisa Bast à voix basse. Vous avez donc tellement honte de vous être cassé la figure ?

— Grâce à Dieu, tu n'es pas moins crédule que les autres, répliqua sèchement Kote dès qu'ils furent hors de vue.

Puis il se mit à jurer dans sa barbe tout en gravissant les dernières marches avec aisance.

Bast en resta bouche bée.

Kote s'arrêta sur le palier et fronça les sourcils.

— L'un d'entre eux sait qui je suis. Disons qu'il a des soupçons.

— Lequel ? fit Bast d'une voix où se mêlaient la colère et la crainte.

— Chemise verte, cheveux blonds. Celui qui était près de moi, à côté du poêle. Donne-lui quelque chose pour le faire dormir. Il a déjà pas mal bu. Personne ne s'étonnera s'il s'endort comme une masse.

Bast réfléchit un instant.

— Nighmane ? demanda-t-il.

— Mhenka.

Bast eut l'air surprit.

Kote se redressa.

—Ouvre grand tes oreilles, Bast.

Bast cligna des yeux et hocha la tête.

Kote parla d'une voix sèche et précise :

—J'étais homme d'escorte à Ralien. Blessé en défendant avec succès un convoi. Une flèche dans le genou droit. Il y a trois ans. L'été. Un marchand cealde reconnaissant m'a donné l'argent qui m'a permis d'ouvrir l'auberge. Son nom est Deolan. Nous venions de Purvis. T'as qu'à raconter ça, l'air de rien. T'as saisi ?

—C'est gravé là, Reshi, répondit cérémonieusement le jeune homme.

—Alors, file!

Une demi-heure plus tard, Bast apporta une écuelle de ragoût à son maître et l'informa que tout se passait bien en bas. Kote hocha la tête et annonça brusquement qu'il ne voulait pas être dérangé de la nuit.

Lorsqu'il referma la porte derrière lui, Bast avait l'air inquiet. Il s'attarda quelques instants sur le palier, s'efforçant de penser à ce qu'il pourrait faire.

Ce qui troublait tant Bast est difficile à dire. Kote ne semblait guère avoir changé, de quelque façon que ce soit. Mis à part qu'il se déplaçait un peu plus lentement, peut-être, et que la petite étincelle allumée dans ses yeux par l'activité de la soirée s'était voilée. En fait, on la distinguait à peine. En fait, elle aurait très bien pu ne pas être là du tout.

Assis devant le feu, Kote avalait machinalement son repas, comme s'il avait simplement découvert à l'intérieur de son corps un endroit où entreposer la nourriture. Après avoir englouti la dernière bouchée, il resta assis, les yeux dans le vague, ne se souvenant même pas de ce qu'il avait mangé ni du goût que ça avait.

Le feu craqua, le fit sursauter, et il jeta un coup d'œil autour de lui. Il regarda ses mains qui reposaient sur ses cuisses, au creux l'une de l'autre. Au bout d'un moment, il les souleva et les étira, comme pour les réchauffer auprès des flammes. C'était des mains élégantes, aux longs doigts déliés. Il les observa avec intérêt, comme s'il s'attendait à ce qu'elles s'animent de leur propre chef. Ensuite,

il les reposa sur ses cuisses, l'une lovée à l'intérieur de l'autre, et se remit à contempler le feu. Immobile, le visage impassible, il resta là jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans le foyer que cendres grises et braises mourantes.

Comme il se déshabillait avant d'aller se coucher, le feu reprit brusquement. La lueur rouge mit en relief le réseau de lignes imprécises qui couraient en travers de son torse, de son dos et ses bras. Les cicatrices lisses et argentées zébraient son corps comme un éclair, comme les traces d'un doux souvenir. L'espace d'un instant, la lueur des flammes les révéla toutes, les anciennes blessures aussi bien que les récentes. Toutes les cicatrices étaient lisses et argentées, sauf une.

La flamme vacilla et s'éteignit. Le sommeil le trouva comme un amant dans un lit vide.

Les voyageurs repartirent le lendemain matin de bonne heure. Bast s'occupa d'eux, expliquant que le genou de son maître était terriblement gonflé et qu'il ne se sentait pas capable d'affronter les marches de l'escalier si tôt dans la journée. Tout le monde comprit, sauf le fils du marchand, le jeune homme blond qui, de toute façon, était tellement sonné qu'il ne saisissait pas grand-chose. Les gardes échangèrent des sourires entendus en levant les yeux au ciel, et le rétameur gratifia la compagnie d'un sermon improvisé sur le thème de la tempérance. Bast, quant à lui, se contenta de recommander divers remèdes destinés à soulager la gueule de bois, tous plus désagréables les uns que les autres.

Après leur départ, Bast s'occupa de l'auberge, ce qui ne lui donna guère de mal, car il n'y avait pas le moindre client. Il passa son temps à chercher des moyens de se distraire.

Peu après midi, Kote fit son apparition et le trouva employé à écraser des noix sur le comptoir à l'aide d'un lourd livre relié en cuir.

— Bonjour, Reshi.

— Bonjour, Bast. Du nouveau ?

— Le fils Orrison est passé. Il voulait savoir si on avait voulu du mouton.

Kote hocha la tête, comme s'il s'y était attendu.

— Combien en as-tu pris ?

Bast fit la grimace.

— Je déteste le mouton, Reshi. Ç'a un goût de vieilles mitaines humides.

Kote haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— J'ai quelques courses à faire. Surveillance l'auberge, d'accord ?

— C'est ce que je fais toujours.

Dehors, l'air pesait, immobile, au-dessus du chemin de terre désert qui traversait le bourg. Le ciel tendu d'un drap gris uniforme de nuages avait l'air de vouloir tourner à la pluie sans en trouver toutefois l'énergie.

Kote traversa la rue vers le porche ouvert de la forge. Le forgeron avait les cheveux taillés court et une épaisse barbe en broussaille. Kote l'observa pendant qu'il enfilait délicatement des clous dans le col de la lame d'une faux avant de les fixer sur un manche de bois incurvé.

— Bonjour, Caleb.

Le forgeron appuya la faux contre le mur.

— Que puis-je faire pour vous, maître Kote ?

— Est-ce que le fils Orrison est aussi passé chez vous ?

— Oui.

— Ils continuent à perdre leurs bêtes ?

— En fait, ils en ont retrouvé quelques-unes qui s'étaient égarées. Elles étaient dans un état affreux, pratiquement déchiquetées.

— Des loups ? demanda Kote.

Le forgeron haussa les épaules.

— C'est pas l'époque, mais qu'est-ce que ça pourrait être, sinon ? Un ours ? J'imagine que les Orrison vendent les bêtes qu'ils peuvent pas surveiller, ils sont tellement à court.

— Comment ça, à court ?

— Ils ont dû se séparer de leur aide à cause des impôts, et leur fils aîné a tiré le mauvais numéro et s'est retrouvé enrôlé dans l'armée du roi. Il est parti se battre contre les rebelles à Menat.

— À Meneras, corrigea Kote avec douceur. Si vous revoyez le cadet, faites-lui savoir que j'achèterais bien trois demi-moutons.

— Ce sera fait, répondit le forgeron. Il y a autre chose à votre service ?

— Eh bien..., fit Kote en détournant les yeux, soudain embarrassé. Je me demandais si vous n'auriez pas une barre de fer, qui traîne. Rien de bien compliqué. Une barre à mine ferait l'affaire.

Caleb eut un petit rire et se dirigea vers son établi.

— Je me demandais si vous alliez venir, vous aussi. Le vieux Cob et les autres sont venus avant-hier, dit-il en soulevant un morceau de toile. Alors, j'en ai fait quelques-unes d'avance.

Kote s'empara d'une barre de fer d'environ soixante centimètres et fit un moulinet avec.

— Vous êtes malin.

— Je connais mon boulot, répliqua le forgeron d'un air suffisant. Il vous faudrait autre chose?

— Peut-être, dit Kote en calant la barre dans le creux de son épaule. Vous n'auriez pas un tablier et une paire de gants de protection en réserve?

— Ça se pourrait bien, répondit Caleb d'une voix hésitante. Pour quoi faire?

— Derrière l'auberge, il y a un coin plein de ronces, dit Kote en désignant la *Pierre levée*. J'aimerais bien le défricher pour faire un jardin l'an prochain. Mais je n'ai pas envie de m'écorcher vif.

Le forgeron fit signe à Kote de le suivre dans l'arrière-boutique.

— J'ai bien mon vieil équipement, dit-il en lui montrant une paire de vieux gants épais et un tablier de cuir raidi, tachés de graisse et constellés de brûlures. Ils sont peut-être pas bien beaux, mais ils vous protégeront quand même.

— Combien en voulez-vous? demanda Kote en tirant sa bourse.

Le forgeron inclina la tête.

— Un jot, ça serait amplement suffisant. De toute façon, ils me servent plus, ni à mon apprenti.

L'aubergiste lui tendit une pièce qu'il fourra dans un vieux sac de toile.

— Vous allez faire ça maintenant? demanda le forgeron. Ça fait un moment qu'il a pas plu. La terre serait moins dure après le dégel.

Kote haussa les épaules.

— Mon grand-père m'a toujours dit que c'est à l'automne qu'il faut planter, pour ne pas avoir de problème. (Kote imita la voix chevrotante du vieillard.) « Les choses sont trop pleines de vie, au printemps. En été, elles sont trop fortes et ne se laissent pas faire. L'automne, ajouta Kote en regardant le feuillage des arbres qui changeait de couleur, c'est le bon moment. En automne, tout est fatigué et s'apprête à mourir. »

Plus tard dans l'après-midi, Kote envoya Bast se coucher pour récupérer son sommeil en retard. Puis il se mit à arpenter nerveusement la salle, s'acquittant de petites corvées occasionnées par la soirée de la veille. Il n'y eut pas de clients. Lorsque le soir finit par tomber, il alluma les lampes et prit un livre qu'il feuilleta distraitement.

L'automne était censé être la meilleure époque de l'année pour les affaires, mais les voyageurs s'étaient faits rares, ces derniers temps. Kote n'ignorait pas que l'hiver serait affreusement long.

Il ferma tôt, ce qu'il n'avait encore jamais fait auparavant. Il ne se donna pas la peine de balayer, car le plancher n'en avait nul besoin. Il n'essuya ni le comptoir ni les tables de la salle, car personne ne les avait utilisés. Il se contenta de passer un coup de chiffon sur quelques bouteilles avant de verrouiller la porte et d'aller se coucher.

Il n'y eut personne pour s'en rendre compte. Personne sauf Bast, qui surveillait son maître, se faisait du souci et attendait.

À MI-CHEMIN DE NEWARRE

Chroniqueur cheminait. La veille, il avait clopiné tout au long du jour, mais à présent, il n'y avait plus un seul endroit de ses pieds qui ne le faisait souffrir, aussi clopiner ne l'aidait même plus. Il avait cherché un cheval au Gué d'Abbot et à Rannish, allant jusqu'à proposer des sommes extravagantes pour la dernière des carnes, mais dans les petits bourgs comme ceux-là, les gens ne disposaient pas de chevaux en surnombre, en particulier à l'approche des récoltes.

Bien qu'il soit parti depuis le point du jour, il marchait toujours quand la nuit tomba, transformant le chemin plein d'ornières en une piste semée d'embûches dont on distinguait à peine le relief. Après avoir passé deux heures à tâtonner dans l'obscurité, Chroniqueur vit une lumière clignoter entre les arbres et, abandonnant tout espoir de parvenir à Newarre ce soir-là, se dit qu'après tout, il accepterait volontiers qu'un fermier lui donne l'hospitalité.

Il quitta le chemin et se fraya un chemin vers la lumière en se cognant aux arbres. Mais celle-ci était bien plus loin qu'il ne l'avait pensé et aussi bien plus vive. Ce n'était pas celle d'une lampe allumée dans une maison, ni même les étincelles d'un feu de camp. C'était une belle flambée qui s'élevait parmi les ruines d'une vieille maison dont il ne restait plus que deux murs de pierre effondrés. Blotti dans l'encoignure, il y avait un homme. Il portait une lourde cape à capuchon dans laquelle il était emmitouflé comme au cœur de l'hiver, alors que la soirée d'automne était particulièrement clémente.

L'humeur de Chroniqueur remonta encore d'un cran quand il découvrit le petit foyer où cuisait une marmite. Mais, alors qu'il approchait, mêlées à la fumée, des effluves nauséabonds parvinrent à ses narines. Une puanteur de cheveux brûlés et de fleurs pourrissantes. Chroniqueur décida aussitôt que, quel que soit le contenu de la marmite, il n'y toucherait pas. Mais enfin, une place auprès du feu valait mieux que de rester roulé en boule au bord du chemin.

Chroniqueur avança dans la lumière.

— J'ai vu votre f..

Il s'arrêta net quand l'homme se releva d'un bond en tenant une épée à deux mains. Non, pas une épée, une sorte de long gourdin sombre, trop régulièrement taillé pour être un simple bout de bois destiné à alimenter le feu.

Chroniqueur resta figé sur place.

— Je cherchais seulement un endroit où dormir, dit-il à la hâte, cherchant inconsciemment du bout des doigts l'anneau de fer qui pendait à son cou. Je ne veux pas d'ennui. Je vous laisse dîner.

Sur ce, il recula d'un pas.

L'inconnu baissa la garde et le gourdin retomba, heurtant une pierre avec un bruit métallique.

— Par le corps carbonisé de Tehlu ! Que faites-vous par ici à cette heure ?

— J'étais en route pour Newarre lorsque j'ai vu votre feu.

— Alors, comme ça, vous vous êtes simplement dirigé vers une étrange lumière, au milieu de la nuit ? Autant me donner un coup de main. (La silhouette encapuchonnée lui fit signe d'approcher. Le scribe vit alors qu'il portait d'épais gants de cuir.) Bon sang de... Dites-moi, vous avez eu la guigne toute votre vie ou bien vous l'aviez gardée en réserve pour ce soir ?

— Je ne sais pas qui vous attendez, rétorqua Chroniqueur en reculant de nouveau, mais je suis persuadé que vous préféreriez rester seul pour mener à bien ce que vous avez à faire.

— Taisez-vous et écoutez-moi, répliqua l'homme d'un ton brusque. Je ne sais pas de combien de temps nous disposons. (Il baissa la tête et se passa la main sur le visage d'un geste las.) Bon Dieu, je ne sais jamais ce que je peux vous révéler, à vous autres ! Si vous ne me croyez pas, vous allez croire que je suis fou. Si vous me croyez, vous allez paniquer et ne serez plus bon à rien. (Il releva les

yeux et vit que Chroniqueur n'avait pas bougé.) Venez par ici, bon sang! Si vous retournez là-bas, c'est la mort assurée.

Par-dessus son épaule, Chroniqueur jeta un coup d'œil vers la forêt obscure.

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a, là-bas?

L'homme eut un petit rire amer et secoua la tête d'un air exaspéré.

— Vous voulez vraiment le savoir? (Il passa machinalement une main dans ses cheveux, repoussant son capuchon. À la lueur des flammes, sa chevelure éclata d'un rouge incroyable et ses yeux d'un vert franc qui semblait vibrer. Il toisa Chroniqueur du regard, comme pour le juger.) Des démons. Des démons qui ont pris l'apparence de grosses araignées noires.

Chroniqueur se détendit.

— Les démons n'existent pas, remarqua-t-il.

Au ton de sa voix, il était évident qu'il avait maintes fois dû répéter cette phrase.

L'homme aux cheveux roux laissa échapper un rire incrédule.

— Dans ce cas, j'imagine que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! (Il décocha au scribe une grimace de dément.) Écoutez, je vois bien que vous êtes un homme instruit, ce que je respecte, et je dois dire que vous avez en partie raison. (Son visage devint grave.) Mais ici et maintenant, ce soir, vous avez tort. Vous êtes complètement dans l'erreur. Et quand vous vous en rendrez compte, croyez-moi, vous n'aurez pas envie d'être de ce côté-là du feu.

Le ton égal de l'homme fit courir un frisson sur l'échine de Chroniqueur. Se sentant un peu idiot, il alla se placer de l'autre côté du feu de camp.

— Je suppose que vous n'avez pas d'arme? (Chroniqueur secoua la tête.) Ça n'a pas vraiment d'importance. Une épée ne servirait pas à grand-chose. (Il tendit au scribe un lourd morceau de bois.) Vous ne pourrez sans doute pas en toucher une, mais ça vaut la peine d'essayer. Elles sont rapides. Si l'une d'elle vous attaque, laissez-vous tomber et essayez de l'écraser de tout votre poids. Roulez-vous dessus. Et si vous arrivez à en attraper une, jetez-la dans le feu.

Il remit en place le capuchon sur son front tout en continuant à parler rapidement.

— Si vous avez d'autres vêtements, mettez-les. Si vous avez une couverture dans laquelle vous enrouler...

Il se tut brusquement pour se mettre à scruter la pénombre.

— Placez-vous dos au mur! ordonna-t-il en levant à deux mains son gourdin de métal.

Chroniqueur regarda au-delà du feu de camp. Quelque chose de sombre bougeait parmi les arbres.

Elles apparurent dans la lumière, se déplaçant au ras du sol : des formes noires, dotées de nombreuses pattes et larges comme des roues de charrette. L'une d'elle, plus rapide que les autres, se précipita sans hésiter dans le cercle de lumière vive dispensé par les flammes, avançant avec l'inquiétante démarche sinueuse qui caractérise cette espèce.

Avant même que Chroniqueur ait pu brandir son morceau de bois, la créature fit un écart pour contourner le feu et bondit vers lui, aussi vive qu'une sauterelle. Chroniqueur eut juste le temps de lever les mains pour protéger son visage. Les pattes froides et dures tâtonnèrent pour assurer leur prise, transperçant les avant-bras de Chroniqueur d'autant de coups de poignard. Chroniqueur perdit l'équilibre, son talon buta sur le sol inégal et il tomba en arrière en agitant désespérément les bras.

Avant de toucher le sol, Chroniqueur eut une dernière vision du cercle de lumière. D'autres créatures noires surgissaient des ténèbres, leurs pattes marquant un rythme saccadé sur les racines, les pierres et les feuilles. De l'autre côté du feu, l'homme enveloppé dans sa lourde cape tenait son gourdin de métal à deux mains. Parfaitement immobile, parfaitement silencieux, il attendait.

Toujours aux prises avec cette chose noire, Chroniqueur ressentit une sourde explosion quand sa tête heurta le mur de pierre derrière lui. Le monde ralentit, tout se brouilla, puis ce fut le noir.

[...]

6

LE PRIX DU SOUVENIR

Ce ne fut que le lendemain en début de soirée que Chroniqueur fit son apparition dans la salle de l'auberge. Pâle et encore flageolant sur ses jambes, il avait sous le bras son porte-documents en cuir.

Assis derrière le comptoir, Kote feuilletait un livre.

— Ah! s'écria-t-il. Voici notre invité surprise. Comment va la tête?

Chroniqueur leva la main pour tâter l'arrière de son crâne.

— Ça m'élançe un peu quand je fais des mouvements brusques, mais on dirait que ça fonctionne à peu près.

— Heureux de vous l'entendre dire.

— Est-ce que...? hasarda-t-il en regardant autour de lui. Est-ce que c'est Newarre?

Kote acquiesça.

— En fait, vous vous trouvez même au beau milieu de Newarre, fit-il avec un geste emphatique. Trépidante métropole qui dit bien accueillir quelques dizaines d'habitants.

Les yeux rivés sur l'aubergiste, Chroniqueur dut s'appuyer à une table.

— Par le corps carbonisé de Tehlu! s'écria-t-il, tout excité. Alors, c'est vraiment vous!

Kote prit un air étonné.

— Je vous demande pardon?

— Je sais bien que vous allez le nier, mais après ce dont j'ai été témoin la nuit dernière...

L'aubergiste eut un geste d'apaisement.

— Avant d'envisager la possibilité que le coup que vous avez reçu sur le crâne vous ait vraiment dérangé l'esprit, dites-moi donc comment est la route de Tinuë ?

— Quoi ? s'exclama Chroniqueur. Je ne me rendais pas à Tinuë. J'allais... Eh bien, sans parler de hier soir, le trajet n'a pas été une promenade de santé. J'ai été dévalisé près du Gué d'Abbot et j'ai dû continuer à pied. Mais enfin, ça valait la peine, puisque je suis tombé sur vous... (Le scribe jeta un coup d'œil à l'épée accrochée au-dessus du comptoir, l'air vaguement inquiet, et inspira profondément.) Dites-vous bien que je ne suis pas là pour vous causer des ennuis. Ça n'a rien à voir avec le fait que votre tête est mise à prix. Non pas que j' imagine pouvoir vous inquiéter sérieusement... , remarqua-t-il avec un pauvre sourire.

— Très bien, conclut l'aubergiste en se mettant à frotter le comptoir avec un torchon de lin. Qui êtes-vous, alors ?

— Vous pouvez m'appeler Chroniqueur.

[...]

— Alors, qu'y a-t-il à votre service ? demanda Kote en abandonnant son torchon et en adressant au visiteur un sourire purement professionnel. Quelque chose à manger ou à boire ? Une chambre pour la nuit ?

Chroniqueur hésitait.

— Il y a tout ce qui faut, ici, reprit Kote en désignant les bouteilles rangées derrière lui. Un petit vin blanc fruité, qui descend tout seul ? De l'hydromel ? De la bière brune ? Un petit alcool de fruit, alors ! De la prune ? Du kirsch ? De la pomme ? De la mûre ? Allons, vous désirez sûrement quelque chose ?

Son sourire s'était élargi, dévoilant soudain bien trop de dents pour évoquer le sourire chaleureux d'un aubergiste. En même temps, son regard était devenu glacial, dur, et on y devinait une certaine colère.

Chroniqueur baissa les yeux.

— Je pensais que...

— Vous *pensiez* ! ironisa Kote, laissant tomber son sourire de commande. Ça m'étonnerait beaucoup. Sinon, vous auriez *pensé* au danger que vous me faisiez courir en venant ici.

Le visage du scribe s'embrasa.

—J'avais entendu dire que Kvothe ne craignait rien ni personne! s'écria-t-il avec fougue.

L'aubergiste haussa les épaules.

— Il n'y a que les prêtres et les fous pour être aussi téméraires et, pour ma part, je n'ai jamais été en très bons termes avec Dieu.

Chroniqueur fronça les sourcils, se rendant compte que Kote se jouait de lui.

— Écoutez, déclara-t-il d'une voix ferme, je me suis montré extrêmement prudent. À part Skarpi, personne ne savait que je venais. Je n'ai parlé de vous à personne. En fait, je ne m'attendais pas à vous trouver.

— Me voilà rassuré! dit l'aubergiste d'un ton narquois.

— Je suis le premier à reconnaître que j'ai fait une erreur en venant, ajouta l'homme, visiblement découragé.

Il se tut un instant, accordant ainsi à Kote l'occasion de protester, mais ce dernier n'en fit rien. Aussi, Chroniqueur poussa un petit soupir et poursuivit :

— Mais ce qui est fait est fait. Ne pourriez-vous pas...

Kote secoua la tête.

— C'était il y a bien longtemps...

— Pas même deux ans! protesta le scribe.

— ... et je ne suis plus ce que j'étais, conclut Kote sans tenir compte de sa protestation.

— Et qu'étiez-vous alors, exactement?

— Kvothe, répondit-il simplement, refusant de s'expliquer davantage. À présent, je suis Kote. Je tiens mon auberge. Ce qui veut dire que la bière est à trois shims et que, pour une pièce en cuivre, on peut avoir une chambre particulière. (Il se remit à frotter son comptoir avec une ardeur rageuse.) Comme vous dites: « Ce qui est fait est fait. » Après, on raconte ce qu'on veut.

— Mais...

Kote releva la tête et, pour la deuxième fois, Chroniqueur put voir au-delà de la colère qui faisait étinceler ses yeux. Un instant, il devina la souffrance qu'elle dissimulait, brute et meurtrie, comme une plaie trop profonde pour guérir. Puis Kote détourna le regard et seule demeura sa colère.

— Quel prix pourriez-vous m'offrir qui vaille la peine que je me souvienne?

— Tout le monde pense que vous êtes mort.

— Décidément, vous n'arrivez pas à comprendre ! dit Kote en secouant la tête, partagé entre l'amusement et l'exaspération. Tout le problème est là. Les gens ne se lancent pas à votre recherche quand vous êtes mort. Les anciens ennemis n'essaient plus de régler leurs différends. Les gens ne viennent pas vous réclamer des histoires.

Chroniqueur se refusait à jeter l'éponge.

— Il y en a qui disent que vous n'êtes qu'un mythe.

— J'en suis un, répliqua Kote du tac au tac. Un genre de mythe très spécial qui s'est créé lui-même. Les meilleurs mensonges sont ceux qui sortent de ma propre bouche.

— Ils disent que vous n'avez jamais existé, corrigea le scribe à voix basse.

Kote haussa négligemment les épaules, mais son sourire sembla perdre de sa superbe.

Chroniqueur profita de l'occasion pour poursuivre dans la même veine.

— Dans certaines histoires, on vous dépeint tout au plus comme un tueur aux mains sanglantes.

— Mais je le suis également, rétorqua Kote qui se mit à essuyer des verres. J'ai tué des hommes, et des créatures qui étaient plus que des hommes. Mais chacun d'eux l'avait mérité.

— Ces histoires parlent d'un « assassin », pas d'un « héros ». Kvothe l'Arcaniste et Kvothe le Tueur de Roi sont deux êtres différents.

Kote fit le tour du comptoir et tourna le dos à la salle pour essuyer une rangée de bouteilles.

— Il y en a même qui disent qu'il y a un nouveau Chandrian, qui fait régner la terreur pendant la nuit. Ses cheveux sont aussi rouges que le sang qu'il fait couler.

— Ceux qui importent connaissent la différence, affirma Kote, comme s'il voulait s'en persuader, mais sa voix était morne, sans aucune conviction.

Chroniqueur eut un rire moqueur.

— Évidemment. Pour le moment, du moins. Mais vous, vous devriez tout de même réaliser que la différence entre la vérité et un mensonge convaincant tient à peu de choses. Entre l'Histoire et ces histoires de bonnes femmes qui circulent à la veillée. (Chroniqueur

laissa le temps à ces mots de faire leur effet.) Vous savez très bien ce qui finira par triompher, au bout du compte.

Face au mur du fond, les mains à plat sur le comptoir, Kote avait incliné la tête, comme si un grand poids s'était abattu sur lui. Il garda le silence.

Chroniqueur s'approcha d'un pas impatient.

— Certains disent qu'il y avait une femme...

— Qu'est-ce qu'ils en savent? Que peuvent-ils savoir de ce qui s'est passé? dit Kote d'une voix si basse que Chroniqueur dut retenir son souffle pour entendre.

— Ils disent qu'elle...

Soudain, il eut la bouche sèche et les paroles du scribe restèrent prisonnières de sa gorge. Dans la salle s'était installé un silence oppressant. Kote restait immobile, le dos raidi. Sa main droite se referma lentement sur le torchon de lin blanc pour former un poing.

À vingt centimètres de lui, une bouteille se brisa. En même temps que les morceaux de verre se dispersaient sur le sol, une forte odeur de fraises se répandit dans l'air. Un petit bruit dans un calme parfait, mais cela suffit. Cela suffit à rompre le silence en minuscules éclats aigus. Chroniqueur fut glacé jusqu'aux os lorsqu'il se rendit soudain compte combien était dangereux le jeu qu'il jouait. *C'est donc ça, la différence entre raconter une histoire et la vivre: la peur,* pensa-t-il, abasourdi.

Kote se retourna.

— Que peuvent-ils bien savoir d'elle, tous autant qu'ils sont? dit-il à voix basse.

Quand il le regarda, Chroniqueur en eut le souffle coupé. Le visage paisible de l'aubergiste semblait un masque fendillé. En dessous, il affichait une expression hantée. Son regard était ailleurs, perdu dans les souvenirs.

Chroniqueur repensa à une histoire qu'il avait entendue sur son compte, une parmi tant d'autres. Elle racontait comment Kvothe s'y était pris pour atteindre son but dans la vie. Il avait dû tromper un démon. Mais une fois qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, il avait été forcé de combattre avec un ange pour pouvoir le garder. *Je veux bien le croire,* ne put s'empêcher de penser le Chroniqueur. *Avant, c'était pour moi juste une histoire, mais à présent, je le crois. Il a le visage d'un homme qui a tué un ange.*

— Que peuvent-ils savoir de moi? demanda Kote, animé d'une colère sourde. Que peuvent-ils bien savoir de tout cela?

Il fit un geste ample qui engloba tout ce qui l'entourait, la bouteille brisée, le comptoir, le monde.

La gorge sèche, Chroniqueur avala sa salive.

— Seulement ce qu'on leur raconte.

Tat-tat, tat-tat. Le liquide qui s'écoulait de la bouteille brisée gouttait sur le plancher sur un tempo irrégulier. *Tat-tat, tat, tat.*

— Aaaah! soupira Kote. Très habile... Vous utilisez contre moi mes meilleures armes. Vous prenez mon histoire en otage.

— Je raconterais la vérité.

— Seule la vérité pourrait avoir raison de moi. Qu'y a-t-il de plus impitoyable que la vérité?

... à suivre!

SORTIE : LE 23 AVRIL 2009

